

René Merle,
De Casimir Dauphin l'ouvrier cordonnier à Dauphin Bey.
Sur l'armée d'Afrique et l'armée de répression civile (poème en provençal).

Article publié sur le site <http://lorgues.free.fr>

Salué dans sa ville natale de Lorgues (localité varoise voisine de Draguignan)¹, le poète provençal Casimir Dauphin a naturellement tôt figuré dans la remarquable présentation des « Trobaires » provençaux proposée par Claude Barsotti. En pointant à juste titre la tenue de ses textes, qui tranchent sur la production de beaucoup de « trobaires » du temps, Claude Barsotti indique que Dauphin a fait une carrière dans l'enseignement, jusqu'à devenir directeur des écoles du gouvernement égyptien à Alexandrie. Mais, devant le peu de données biographiques connues, Claude incitait ses lecteurs à enrichir et préciser celles dont il disposait.

C'est ce que j'ai voulu faire en 1996 dans mon ouvrage, *Les Varois, la presse varoise et le provençal (1859-1910)* où l'on trouvera des précisions et des données nouvelles sur Dauphin. La surprise majeure étant que celui que je croyais être un petit-bourgeois cultivé était en fait, lorsque je le rencontre en 1848, un simple ouvrier cordonnier de Toulon ! De là à imaginer qu'il y avait peut-être deux Casimir Dauphin, et que le notable d'Alexandrie était un homonyme du « pegòt » toulonnais... Mais la clé m'a été donnée par la piste égyptienne : Jeanne Camille Petit que Casimir Dauphin épouse le 25 mai 1848 (A.M.Toulon), et Jeanne, la fille qui leur naît le 14 mai 1849, sont bien cette Dame Camille Petit, veuve Dauphin, et sa fille Jeanne, dont le *Recueil officiel, Jurisprudence des Tribunaux de la réforme en Egypte, Arrêts de la cour d'appel d'Alexandrie* (Le Caire, Imprimerie nationale, 1891) confirme le droit à la pension de Casimir Dauphin bey, inspecteur de l'Instruction publique, décédé en 1888. Le tribunal salue d'ailleurs « Dauphin bey, dont la haute intelligence et l'énergie morale étaient notoires ».

Il s'agit donc clairement du même homme... Pour autant, à bien des égards, sa biographie demeure énigmatique. Il serait bien présomptueux ici de présenter, à partir seulement d'éléments d'archives et d'incidentes dans les souvenirs de témoins locaux l'itinéraire et la personnalité de Casimir Dauphin. Et nous ne pouvons que souhaiter que de nouvelles recherches en éclaircissent les zones d'ignorance. Mais, comme l'objet de cet article est un texte donné en 1878 par Dauphin dans ses *Bastidanos*, « Charlot lou Sourda et lei Fourniguos », (pages 157 - 167), texte qui nous renvoie à ce que nous avons appris du jeune Dauphin, c'est en tenant les deux bouts de cette vie, l'ouvrier cordonnier de 1848 et le respecté Dauphin Bey de 1878, que nous pouvons mieux lire et mieux comprendre ce texte, tout à fait original par rapport aux autres du même recueil.

Dauphin est né à Lorgues le 4 décembre 1820, d'un père potier de terre, Louis Dauphin, et d'Anne Polin Mossy. Les parents s'installent plus au Nord, à Aups, où ils décèdent (le père en 1834, la mère en 1838). L'univers de l'enfance de Dauphin est donc ce Haut Var profondément rural, ses petites communautés baignant dans une nature à la fois douce et violente. La sensibilité de Dauphin en demeurera marquée à jamais, et ses

Bastidanos entrecroiseront l'attachement au groupe villageois et l'amour de cette nature qui l'entoure.

Je ne sais rien pour l'heure des dix ans qui suivent la mort de sa mère. L'acte de son mariage (A.M.Toulon, 25 mai 1848) présente un ouvrier cordonnier de 27 ans, domicilié à Toulon (dans ce qui est aujourd'hui la vieille ville). Il épouse une jeune femme de 23 ans, Jeanne Camille Petit, domiciliée à Toulon mais née à St Jean de Lône, Côte d'Or, le 15 mars 1825. Les jeunes témoins sont issus de l'artisanat toulonnais : Laurent Naudin, 30 ans, facteur de pianos, Toulon, Jean Pierre Saef, 37 ans, luthier, Urbain Bonnaud, 31 ans, maître tailleur, Antoine Abeille, 22 ans, menuisier.

Une fille, Jeanne Dauphin, naît bientôt (A.M.Toulon, 14 mai 1849). Dauphin est maintenant cordonnier, rue des Marchands. Les témoins sont Bonneau, tailleur d'habits, et Hyacinthe Fortoul, médecin.

Première indication de ses orientations politiques : Fortoul est un démocrate socialiste connu (il sera emprisonné après le coup d'État). Et la présence répétée du tailleur (malgré le changement d'orthographe) pointe l'affinité, qui n'est pas que de voisinage, entre ces tailleurs et ces cordonniers dont les sympathies démocratiques étaient bien connues, et qui faisaient volontiers de leurs échoppes des lieux de propagande. La police le savait bien...

À la naissance de sa seconde fille, Alexandrine, 25 juillet 1850, Dauphin a quelque peu grimpé dans l'échelle sociale : il est désormais « marchand de chaussures, 3 rue des Marchands ». Les témoins sont toujours des artisans, Antoine Cival, 40 ans, tailleur de pierres, et Alexandre Poncy, 27 ans, maçon.

La présence de Poncy est révélatrice. Alexandre n'a pas les prudences de son célèbre frère, Charles Poncy le poète-maçon. Militant démocrate depuis longtemps engagé (il avait reçu Flora Tristan en 1844), Alexandre est aussi à ses heures poète, provençal plus que français.

Ainsi, dans cette proximité avec la figure originale d'Alexandre, s'éclaire un des aspects majeurs de la personnalité de Dauphin, ce lien entre la condition du travailleur manuel, ouvrier et artisan, et le rapport à la culture.

Faisons un petit retour en arrière. En 1848, datée du 7 février (à la veille donc de la République), était publiée une curieuse pièce de théâtre : *L'ouvrier-poète, drame en un acte, en prose, dédié aux Ouvriers par Dauphin et Piétra* (Imprimerie Vve Baume, Toulon). Les prénoms des auteurs ne sont pas donnés, mais Piétra est certainement le jeune bibliothécaire démocrate Barthélémy Piétra, qui sera une figure de la vie littéraire de Toulon sous le Second Empire. Et nous pouvons aussi reconnaître Casimir Dauphin... En effet, dans cette pièce touchante de maladroites et révélatrice d'un certain air du temps, l'ouvrier cordonnier a pu s'identifier au personnage d'André Maurel, ouvrier-poète, comme Piétra a pu s'identifier au personnage de Jules Maurel, avocat, et grand admirateur des généreux poètes ouvriers, dont il « aime beaucoup la lecture, et particulièrement la lecture démocratique » : il cite évidemment en premier Charles Poncy. Les deux Maurel sont cousins. Mais le père de Jules, « riche propriétaire et négociant » égoïste et borné, a laissé son frère s'enfoncer dans la gêne et y mourir. Il méprise totalement André (son neveu donc), qui n'a pu subsister qu'en embrassant la condition ouvrière. Maurel le bourgeois veut donner à un parvenu sans scrupules sa fille, la

tendre et intelligente Émilie, mais tout finira bien, André et Émilie s'aimeront, avec la bénédiction de Jules.

Le fil rouge de cette pièce bien oubliée est l'immense désir de reconnaissance de l'ouvrier, qui témoigne par sa poésie (française) qu'il a une sensibilité, un cœur, une vraie morale, et qu'il doit être reconnu en égal par ceux qui ont eu la chance de recevoir pleinement l'instruction et la culture. C'est la clé de la démocratie à venir. Aucune autre revendication de classe, aucun appel à la lutte...

Dans quelques vers siens qu'André déclame à Émilie, on peut reconnaître une thématique que Dauphin poursuivra toute sa vie, la nature refuge et consolatrice de la dure réalité des villes :

Paisible solitude où mon âme s'envole,
Quand le besoin me rive à la boue des cités,
Où je vais épurer mes sens surexcités
Au doux souffle d'Éole.
Souvent dans le délire oubliant mon lien,
Je m'élance... et l'idée en son vol aérien,
Va seule visiter le peuplier dont les branches
Ombragent la rigole où je bois les dimanches,
Le tertre où je m'assieds lorsque je suis trop las.
Si le sort dans les rues retient un jour mes pas,
Alors morne et pensif je regarde la foule,
Qui parée, orgueilleuse avec pompe s'écoule ;
Si je coudoie quelqu'un dans ce troupeau mondain
Un regard sur ma veste arrive avec dédain...

On peut imaginer le plaisir éprouvé par le jeune cordonnier dans la fréquentation fraternelle de lettrés dont il partage les opinions démocratiques et les goûts littéraires, où se croisent le français et le provençal. Ces amitiés toulonnaises dureront. On peut en juger par les dédicaces que risque Dauphin dans la série de ses publications provençales (apolitiques) au début du Second Empire. *Paul* (1853) est dédié « A mon excellent ami Mouttet » (l'avoué Alexandre Mouttet, bibliophile bien connu, ami de Victor Gelu). *Marieto* (1854) est dédiée au journaliste démocrate de réputation nationale Louis Jourdan, dont il rappelle, en clin d'œil pour les initiés, l'engagement démocrate de ses textes provençaux de 1847, sous le pseudonyme de Bourtoulaïgo : « A Louis Jourdan. / Ti souvènés, ami, dé Pierré Bourtoulaïgo, / Qu'avent couneissu passa temps... »

Et *Lei Vieils camins* (1861) sont dédiés à Charles Dupont à peine de retour d'un long exil après sa condamnation par contumace au lendemain du coup d'État.

Le croisement de ces deux données, engagement politique et écriture provençale, permet d'appréhender comment a pu être vécue, par beaucoup de Toulonnais et de Varois, l'espérance républicaine avancée de la fin des années 1840, et comment elle a cheminé, en dépit de toutes les pressions et de bien des reniements, sous le Second Empire.

La première intervention publique de Dauphin est un court poème en provençal, publié dans le journal démocrate-socialiste *Le Démocrate du Var*, (n°82, 7 avril 1850) : « Oou citouyen Cascayoun » (Cascayoun est le pseudonyme de Charles Dupont, qui commence à

publier des chroniques politiques en provençal dans le journal). Le texte est signé « Ambrosi, Booudinard, lou 30 mars 1850 ». Dupont en lèvera plus tard l'anonymat. Dauphin a-t-il choisi Baudinard comme emblème de cet extrême Haut Var rural, si loin de Toulon ? Ambrosi y est paysan, bouvier, il mène les bœufs et l'araire... Preuve de l'écho des articles de Dupont en direction des paysans. De son enfance, Dauphin avait-il gardé des attaches dans ce haut pays où le patronyme de Dauphin se rencontre souvent ?

Dans cette période troublée, des années 1849-1851, période de dur militantisme et de répression, Dauphin, sans être un cadre de l'action, est un démocrate-socialiste affirmé. Dupont, qui le rencontre lors de la manifestation toulonnaise ratée contre le coup d'État, évoque « le citoyen Casimir Dauphin, auteur de charmantes poésies provençales, et le plus dévoué propagandiste des classes ouvrières »². Mais les « charmantes poésies provençales » sont encore dans ses tiroirs, et Dauphin ne les publiera qu'au lendemain du coup d'État.

*Paul, poème en vers provençaux (patois des environs de Draguignan), par Casimir Dauphin, Toulon, Aurel, 1853, et Marieto, poème en vers provençaux par Casimir Dauphin, Toulon, Aurel, 1854, ont en commun la même thématique*³. Amours villageoises, accomplies ou contrariées, jusqu'au drame... *Marieto* s'ouvre sur cette citation de Victor Hugo : « Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe ! ». Rien ici qui évoque la vie de la ville, et encore moins, l'air du temps l'explique, le terrible trauma de 1851. Dauphin n'en a pas été victime directe, il ne figure par parmi les emprisonnés, mais Dupont dira dans ses souvenirs combien ses affaires d'artisan commerçant ont été difficiles dans une cité où les conservateurs le battaient froid. Nous reviendrons dans un autre article sur cette période mal connue où Dauphin va passer de l'artisanat à l'enseignement. Bornons nous à signaler ici une plaisanterie caustique, *Rénarié deus chins sur l'impot. Lettro dé Turc a sou ami Peco traduite par Casimir Dauphin, Auteur de Paul, de Marieto, J.Renoux, Toulon, 1856.*

À partir de 1856, l'éditeur marseillais Alexandre Gueidon publie son très lu *Almanach historique, biographique et littéraire de Provence*. Être publié par Gueidon peut assurer une vraie reconnaissance régionale. Jusqu'ici enclos dans le petit monde toulonnais, Dauphin va devenir grâce à Gueidon un auteur connu dans le bouillonnement provençaliste naissant. Il publie successivement *Madeloun. Lei Pins. Poèmes en vers provençaux*, par Casimir Dauphin, Marseille, au Bureau de l'Almanach de Provence, 1859, et *Lei Vieils Camins, poème en vers provençaux, par Casimir Dauphin, Marseille, M.Olive, Gueidon, 1860,1861.*

« Grandes routes et voies ferrées remplacent les chemins de l'enfance, l'égoïsme glacé du monde de l'argent efface la joyeuse simplicité populaire, et le français chasse le provençal. Entre passé et modernité, cœur et raison, Dauphin ne peut qu'accepter « le progrès ». Mais son plaisir d'écrire est un hommage à la langue vaincue »⁴.

Sous l'appellation d'« homme de lettres, Toulon », Dauphin figure en 1861 dans la commission chargée de l'érection d'un tombeau au célèbre poète marseillais Bellot. Dans les violentes polémiques qui opposent tenants d'une poésie provençale « noble » et « trobaires » populistes, très présents dans le marseillais Cassaire, Dauphin, salué en cela par Gaut, l'ami de Mistral, se range dans le camp des premiers. En 1859, l'*Almanach* de Gueidon publié « Ma fillolo Jacquolino », un texte que Dauphin a reçu du célèbre Jasmin : dans une lettre d'accompagnement, Dauphin oppose cette poésie « à l'école qui cherche le bruit dans une orgie de gros mots ».

Pour autant, Dauphin ne se veut pas exclusivement auteur provençal. En 1861, il donne dans l'*Almanach* de Gueidon une poésie française « Le soleil du dimanche », qui présente l'itinéraire attendrissant d'une femme, de l'enfance heureuse au village à la maternité comblée...

Mais c'est à Toulon qu'il donnera sa dernière publication provençale. Toujours ami de Pietra, de Mouttet, il est mis par eux en contact avec les avocats et les publicistes de la jeune garde libérale, et c'est dans leur journal, *Le Moucheron* (n°4, 13 septembre 1863), qu'il donnera sa dernière pièce, « la Muso provençalo »⁵. Nostalgique salut à la poésie provençale qui s'en va, chassée par le français, et avilie par ceux qui la déshonorent de leurs grossièretés.

Mais Dauphin va s'en aller aussi, vers cette Égypte francophone en pleine modernisation, où tant de Français, et de Provençaux, s'installent dans le sillage de nombreux ex-saint simoniens et fouriéristes. Il ne devait pas en manquer dans les milieux que fréquentait Dauphin. Rendant compte de la publication des *Bastidanos*, le journal radical *Le Petit Var* écrit (25 octobre 1880) : « L'auteur des *Bastidanos* est un provençal, c'est un Toulonnais d'adoption ; il a vécu parmi nous de longues années, et ce n'est qu'après le deux décembre, que ne trouvant plus ici de sécurité, ni pour le travail des bras, ni pour celui de la pensée, qu'il a quitté la France pour l'Égypte, emportant dans son cœur la religion de son pays et celle de la poésie ; il y continue son exil, volontaire actuellement, pensant amoureusement à l'un, et caressant l'autre de la même manière »⁶.

Aussi difficile qu'ait été la vie de Dauphin, le « lendemain du 2 décembre » n'est pas à prendre au pied de la lettre.

La préface des *Bastidanos* (1878) indique qu'il vit en Égypte « Partéri su la mar qué loungés, / Prouvenço, dé tei bords flouris, / Per lou rivagé d'Osiris ». Et la pièce qui suit, « A la Prouvenço », indique qu'il a quitté la France depuis dix ans « Souvent m'en vaou per la pensado, / Din toun air blu tout parfuma. / Dé n'en récébré uno bouffado / despui dex ans siou affama ».

L'arrêt de la cour d'appel d'Alexandrie que nous évoquions plus haut précise que Dauphin bey, inspecteur de l'Instruction publique, a, pour cause de grave maladie cardiaque, été mis en disponibilité le 1er avril 1888 avec 11 ans, 8 mois et 21 jours de service. Il a donc occupé ce poste important à partir de 1876. Qu'a-t-il fait en Égypte entre 1868 et 1876 ? Nous y reviendrons.

Mais pour l'heure focalisons sur *Lei Bastidanos*, dont *Le Petit Var* écrit, dans le même article : « Les *Bastidanos* sont une gerbe de poésies que l'auteur avait publiées successivement à Toulon et à Marseille : Paul, Marieto, lei Pins, lei vieils camins, Guilhen lou fada et de celles qu'il avait coupé sous le même soleil, mais éclos sous celui brûlant de l'Égypte » [8].

On peut ajouter à ces publications antérieures « La Muso provençalo », que Dauphin complète en saluant Mistral, mais un Mistral dont il ignore superbement la graphie en écrivant « Mistraou »...

Dauphin ne date pas les pièces des *Bastidanos*, et l'on peut effectivement supposer que celles dont on ne trouve pas trace de publication antérieure ont été achevées ou reprises en Égypte. Toutes ont en commun cette même nostalgie villageoise et ce même amour de la

nature provençale des collines et des forêts. Toutes, sauf une, « Charlot lou Sourda et lei Fourniguos » (pp.157-167).

Le protagoniste, Charlot, apparaissait déjà dans une pièce villageoise de 1854, *Marieto*, comme simple paysan, un conscrit que le long service militaire sépare de son amour Marieto.

Mais ici c'est bien autre chose. Charlot a dû faire sept ans de service, il a été soldat de la conquête coloniale en Algérie, et soldat de la répression civile. Certes, dénoncer cette répression (celle du Coup d'État) n'est plus une audace en 1878, dans le nouveau climat créé par la victoire des républicains. (L'audace serait de dénoncer la terrible répression anti-communarde).

Mais faire le lien avec la guerre d'Algérie est rarissime. Faut-il rappeler comment l'opinion française, dans toutes ses nuances, approuva la conquête, et combien les républicains de 49-51 comptaient sur l'armée d'Algérie... C'est dans l'horreur de la guerre coloniale que Dauphin voit la matrice de la répression exercée sur le peuple français. On ne peut que supposer que ce texte, dont l'articulation difficile entre ses différents épisodes montre qu'il a dû être repris à plusieurs époques, a pour origine des vers écrits par Dauphin dans sa jeunesse (a-t-il été soldat) et au lendemain du coup d'État. Vers évidemment impossibles à publier à l'époque.

Et l'on trouve à la fin de ce texte une reprise du programme des radicaux sous l'Empire, reprenant celui des démocrates socialistes d'antan : plus d'armée de métier, une armée de citoyens à laquelle tous doivent participer

Nous donnons ici des extraits du texte, dans la graphie originale de l'auteur, suivis d'une traduction littérale (R.Merle). La graphie de Dauphin, on le voit, est celle de beaucoup de rimeurs provençaux de son temps, et n'emprunte rien aux nouvelles normes mistraliennes.

Nous donnons ensuite une transcription du texte en graphie classique (R.Merle).

Charlot lou sourda et lei fourniguos

Charlot le soldat et les fourmis

Quand Charlot parté per l'armado,

Avié jamaï vis lou souléou,

Qué doou traou dé sa pouarto arnade,

Maï foujiè soun ben ouou courdéou.

Quand Charlot partit pour l'armée, / Il n'avait jamais vu le soleil, / Que par le trou de sa porte vermoulue (il ne connaissait rien du monde), / Mais il cultivait son bien (sa propriété) au cordeau.

Lou béchar, lou liché, l'arairé,

Lou day, l'ouramo, lou fouçoun,

Vous lei ménavo à sa façoun ;

Ero lou proumier travaillairé.

La houe (binette), la bêche, la charrue, / La faux, la faucille, la serpe, / Il vous les menait à sa façon. / Il était le premier (meilleur) travailleur.

Apprenqué tout ouou régimen,

Leis exercicis, la lituro,

Lou carcul émé l'escrituro
Avié toujours soun fournimen,
Propré coumo uno dévanturo.

Il apprit tout au régiment, / Les exercices, la lecture, / Le calcul et l'écriture. / Il avait toujours son fourniment (équipement) / propre comme une devanture.

En Africo din lei coumbats,
Un dei proumiers su l'ennemi boundavo.
A drécho, à gaoucho zou picavo,
Coumo en récépan temps passa. (le texte publié écrit : passo. Coquille)

En Afrique dans les combats, / Un des premiers sur l'ennemi il bondissait, / À droite, à gauche ardemment il frappait / comme autrefois quand il recépait (coupait la souche au sol).

En paou dé temps agué d'avanço :
Proumier fusilier, capouraou.
Hé ! si disié : Charlot qué chanço,
Pourras dévéni généraou.

En peu de temps, il eut de l'avancement : / Premier fusilier, caporal. / Hé, se disait-il, Charlot quelle chance, / Tu pourras devenir général.

Un jour fouguet dins uno villo,
Qué la veillo èro ben tranquillo,
Si battre à contro couar, Charlot dins un oustaou,
S'embrounqué contro uno famillo,
Massacrado dédins un traou.

Un jour, il fallut dans une ville, / Qui la veille était bien tranquille, / Se battre à contre cœur, / Charlot dans une maison, buta contre une famille / Massacrée dans un trou.

Couquin dé sort ! siant dé soouvagés,
Dé marris fénas, dé brégands.
Entré sourdats va ben, maï tuar d'enfants,
Dé frémos, dé vieillards ? és dé foutus couragès.
Es plus la guerro, és dé carnagés !
M'en garci lou can ei villagés.

Coquin de sort ! Nous sommes des sauvages, / Des mauvais sujets, des brigands. / Entre soldats, cela va bien, mais tuer des enfants, / Des femmes, des vieillards, / C'est un fichu courage ! / Ce n'est plus la guerre, c'est du carnage ! / Je fiche le camp aux villages.

On lui propose un nouvel avancement, qu'il refuse

N'ai proun, n'ai proun n'en vouali plus.
Mé n'en réturni à mei cabus.
Aqui farai plus dé parados ;
Maï mi battraï plus coumo un gus,
Contro dé frémos désarmados.

J'en ai assez, j'en ai assez, je n'en veux plus / Je m'en retourne à mes provins (sarments provignés). / Là, je ne ferai plus de parades ; / Mais je ne me battraï plus comme un misérable, / Contre des femmes désarmées.

Son temps s'achève. En s'en retournant, il repasse ses souvenirs et y voit enfin clair :

M'avien dit qué per lou sourda,
La ligno drécho èro sacrado ;
Qué la patrio a la lei accoublado,
Es tout cé qué foou hounoura.

On m'avait dit que pour le soldat, / La ligne droite était sacrée ; / Que la patrie à la loi accouplée, / C'est tout ce qu'il faut honorer.

Et li crésiou senso répliquo.
Lou drapèou èro ma reliquo,
Mi seriou fa pilar per éou.
Puis l'aoutré jour m'ant dit la Franço,
Es en dangiè ! soun existanço,
Va si jugar à tiro péou.

Et je le croyais sans contester. / Le drapeau était ma relique, / Je me serais fait piler (écraser) pour lui. / Puis l'autre jour on m'a dit que la France / Est en danger : son existence / Va se jouer à la gribouillette (tire cheveux).

N.B. « L'autre jour » : en Provence, l'autre jour désigne une date relativement récente, mais indéterminée dans le passé. La gribouillette : jeu d'enfants où l'on jette un objet que l'on se dispute en se tirant les cheveux.

M'an dit qué tout èro en désordré,
Et qué la liberta, qué l'ordré,
Duvient estré ben soustengus
Per lei bouans sourdats dé la ligno.
Qu'eici, qu'eila, la disciplino,
Erount doou sourda lei vertus.

On m'a dit que tout était en désordre, / Et que la liberté, que l'ordre, / Devaient être bien soutenus / Par les bons soldats de la Ligne (l'infanterie de ligne). / Qu'ici et là (en l'occurrence) la discipline / Etai(en)t les vertus des soldats.

Puis après la testo mountado,
Nous pousséront din l'encountrado,
Plen dé plomb, lou fusiou arma.
Et zou coumo l'uyaou qué lampo,
S'alloungué, doou fuè la sizampo,
Su lou gros doou pople alarma.

Et ensuite la tête montée, (nous ayant monté la tête) / Ils nous poussèrent dans le pays, / Pleins de plomb, le fusil armé. / Et soudain comme un éclair qui file / Le vent brutal (bise) du feu s'étendit/ Sur le gros du peuple alarmé.

Et n'en fériant un mourtaragé.
Eriant avugla per la ragé.
Maï puis li véguéri pu clar.
Mi fougué ren qu'uno minuto,
Météri dé cousta ma fluto,
Emé mei cartoucho oou rancar.

Et nous en fîmes un carnage, / Nous étions aveuglés par la rage. / Mais ensuite j'y vis plus clair. / Il ne me fallut qu'une minute, / Je mis de côté ma flûte (fusil) / et mes cartouches au rancart.

Qué lou fuè dé diou nous préfoundé,
Semblo qué si foutent doou moundé,
Aça maï qué siant de chinois (l'édition donne « chionis ») ?
Per toumba déssus nostrei frèros,
Nostrei surs émé nostrei mèros,

Et lei pilar coumo d'anchois.

Que le feu de Dieu nous détruise, / Il semble que nous nous foutons du monde / et encore plus que nous sommes des chinois / Pour tomber sur nos frères, / Nos sœurs et nos mères / Et les écraser comme des anchois.

[...]

Es dur tamben après sept ans,
Et d'exercicis et dé campagnos,
Dé descurbi tant dé magagnos,
Dins lou mestière, sort dé brégans.

Il est dur après sept ans (la durée de la conscription), / Et d'exercices et de campagnes / De découvrir tant de fourberies (vilaines choses) / Dans le métier, sort de brigands (interjection).

La liberta prend pas racino,
Eï camps, l'a qué la disciplino.
L'armado és un corps plen d'escla.
Maï lou généraou qué coumando,
Vous n'en fara dé soun sica,
Dé sages ou fouals uno bando.

La liberté ne prend pas racine, / Dans les camps (militaires), il n'y a que la discipline. / L'armée est un corps plein d'éclat / Mais le général qui commande, / Vous en fera de son propre chef / Des sages comme des fous une (mauvaise) bande.

[...]

Lou poplé, la lei e l'armado,
Es aco qué fouu accourda !
Et qué l'ouvrier et lou sourda,
Vivount dé la mémo journado.

Le peuple, la loi et l'armée, / C'est cela qu'il faut accorder ! / Et que l'ouvrier et le soldat / Vivent de la même journée (salaire du travail).

[...]

De retour au village, Charlot en cultivant observe une masse de fourmis se portant à la rencontre de fourmis « étrangères » qui les attaquent :

Tounerro vaqui nostré affairé !
Cridé Charlot din la foulié ;
Farens coumo lou fourniguié :
Si battrens sé vent l'estrangière,
Puis travaillarens tous en frairé.

Tonnerre, voilà notre affaire ! / Cria Charlot dans la folie (exalté) ; / Nous ferons comme la fourmilière : / Nous combattons si vient l'étranger, / Et ensuite nous travaillerons tous en frères.

Tout lou moundé sera sourda,
Ni passo-dré, ni privilègés.
Leis enfants voudrant s'enroula,
Dei fermos, coumo deis coulègés.

Tout le monde sera soldat, / Ni passe-droit, ni privilèges. / Les enfants voudront s'enrôler, / Ceux des fermes comme ceux des collègues.

Transcription en graphie classique.

(Quelques francismes sont marqués d'un *)

Charlòt lo sordat e lei fornigas
Quand Charlòt partèt per l'armada,
Aviá jamai vist lo soleu
Que dau trauc de sa pòrta arnada,
Mai foièt son ben au cordèu.

Lo bechard, lo liche, l'arair,
Lo dalh, l(o) (v)olame, lo fauçon,
Vos lei menava a sa façon ;
Èra lo premier travaillaire.
Aprenguèt tot au regiment,
Leis exercicis, la lectura,
Lo calcul emé l'escritura.
Aviá totjorn son forniment
Pròpre coma una davantura.
En Africa dins lei combats,
Un dei premiers sus l'enemic bondava,
A drecha, a gaucha zo picava,
Coma en recepant temps passat.
En pauc de temps aguèt d'avança :
Proumier fusilhier, caporau.
É ! si disièt : Charlòt, qué chança,
Porràs devenir generau.
Un jorn fauguèt dins una vila,
Que la velha èra ben tranquilla,
Si batre a còntacòr, Charlòt dins un ostau,
S'embronquèt contra una familha
Massacrada dedins un trauc.
Coquin de sòrt ! Siam de sauvatges,
De marris fenats, de bregands.
Entre sordats va ben, mai tuar d'enfants,
De fremas, de vielhars ? Es de fotut coratge.
Es plus la guèrra, es de carnatge !
M'en garci lou camp ai vilatges.

[...]

N'ai proun, n'ai pron, ne'n vòli plus.
Me ne'en retorni a mei cabús.
Aquí farai plus de paradas ;
Mai mi batrai plus coma un gus,
Contra de fremas desarmadas.

[...]

M'avián dich que per lo sordat,
La linha drecha èra sacrada ;
Que la patria a la lei acoblada,
Es tot ce que fau onorar.
E li cresiáu sensa replica.
Lou drapèu èra ma relica,
Mi seriáu fach pielar per eou.
Puèi l'autre jorn m'an dich la França
Es en dangier ! Son existéncia
Va si jugar a tira peu.
M'an dich que tot èra en desòrdre,
E que la liberta, que l'òrdre,
Devián èstre ben sostenguts
Per lei bòns sordats de la Linha.
Qu'eicí, qu'eilà, la disciplina
Èran dei sordats lei vertuts.

Puèi après la testa montada,
Nos posseron dins l'encontrada,
Plens de plomb, lo fusiú armat.
E zo coma l'ulhauç que lampa,
S'alonguèt dau fuec la cisampa
Sus lo gròs dau pòple alarmat.

E ne'n ferian un mortalatge,
Erian avuglats* per la rage*.
Mai puèi li vegueri pus clar.
Mi fauguèt ren qu'una minuta,
Meteri de costat ma fluta*,
Emé mei cartochas au rancart*.

Que lo fuec de dieu nos prefonde,
Sembla que so fotem dau monde ?
Assas mai que siam de chinois*
Per tombar dessus nòstrei freras*,
Nòstrei surs emé nòstrei mèras*,
E lei pilar coma d'anchois*.

Es dur tamben après sept ans,
E d'exercicis e de campanhas,
De descurbir tant de maganhas,
Dins lo mestier, sòrt de bregands !

La liberta pren pas racina
Ai camps, l'a que la disciplina.
L'armada es un còrs plen d'esclat.
Mai lo generau que comanda,
Vos n'en farà de son sicap,

De sages o fòls una banda.

[...]

Lo pòple, la lei e l'armada,
Es aquò que fau acordar !
E que l'obrier e lo sordat,
Vivon de la mema jornada.

[...]

Tonnero* vaquí nostre affaire !
Cridèt Charlòt dins la foliá ;
Farem coma lo forniguièr :
Si batrem se ven l'estrangier,
Puèi trabalharem toei en fraires.
Tot lo monde serà sordat,
Ni passa-drech, ni privilèges.
Lei enfants voudran s'enrotlar,
Dei fermas coma dei collèges.

Lundi 16 novembre 2009.

¹ <http://lorgues.free.fr/biographies1.html>

Chroniques parues dans le journal *La Marseillaise* et rassemblées sur le site des *Amis de Mesclum*. Sur Dauphin : <http://www.amesclum.net/Memoria%20P...>

On peut en lire le texte sur ce site : - René Merle - 1847-1851 - Un usage politique nouveau du provençal - II

² Cf. René Merle, « Des élections de 1850 au coup d'État du 2 décembre 1851 : les Républicains de Toulon et de sa proche région ». *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon et de sa région*, n°128 - septembre 2006.

- René Merle, *Des élections de 1850 au coup d'État du 2 décembre 1851 : les Républicains de Toulon et de sa proche région*.

³ On peut lire ces pièces sur : sites.univ-provence.fr/tresoc/libre...

⁴ René Merle, *Les Varois, la presse varoise et le provençal*, 1996, p.24.

⁵ id. Texte intégral p.55.

⁶ id. Texte intégral de l'article p.188.